

ABONNEMENTS : FRANCE. — Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. 50. ❖ ÉTRANGER. — Un an, 20 fr. — Six mois, 11 fr.

2^e année. — N^o 31.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

19 Juin 1915. — Tous les samedis

J'ai vu...

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. Gutenberg. 04-58. 03-37. 03-11. 16 inter.

... consacre annuellement 52.000 francs à l'achat de documents inédits sur la guerre et l'actualité.



LE VAINQUEUR DU ZEPPELIN

Le lieutenant aviateur Warneford, de l'armée britannique, monté seul sur son monoplan, prit en chasse, entre Bruxelles et Gand, le ... à 3 heures du matin, un Zeppelin monstre : le plus grand de la flotte aérienne allemande. A 2.000 mètres, à coups de bombes, il abattit le colosse qui s'écroura, ensevelissant, sous ses 150 mètres de carcasse enflammée, les 27 hommes qui le montaient. (Voir notre composition, page 384 de ce numéro.)

FOP.47

J'ai vu...



Les vainqueurs de Monfalcone, la ville dont les Italiens se sont emparés. Parmi eux, un blessé des derniers combats.



Un train sanitaire de la Croix-Rouge italienne avant son départ pour le front. C'est la duchesse d'Aoste, une fille de France, qui assure la direction des ambulances.



On commente le décret de mobilisation affiché devant une caserne. Le document évoque nos affiches blanches du 1^{er} août.



LES RIVES DE L'ISONZO

Les Italiens ont franchi le fleuve sous le feu de leurs adversaires, en poussant leur cri de ralliement : « Savoia ! ». L'ennemi avait coupé les

ponts : les troupes de Victor-Emmanuel en construisirent de nouveaux sous les obus de l'artillerie de montagne et des pièces lourdes.



Une des maisons de Monfalcone copieusement arrosée de projectiles.



Le piano du consul allemand brûle dans la rue.

L'ITALIE EN GUERRE : SUR LES RIVES DE L'ISONZO

Non seulement les armées de l'Italie, sous le commandement personnel de leur roi qui tient à honneur de partager leurs fatigues et leurs dangers, ont réduit l'Autriche à la défensive, mais encore

elles avancent hardiment en pays ennemi. Le Tyrol et la Carniole sont sur le point d'être envahis. C'est là, pour les troupes de notre alliée, le présage heureux des plus belles victoires.

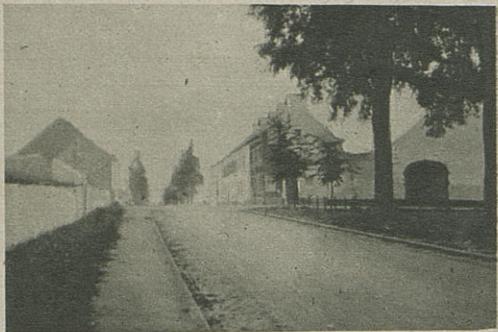


(Cl. Henri Manuel.)

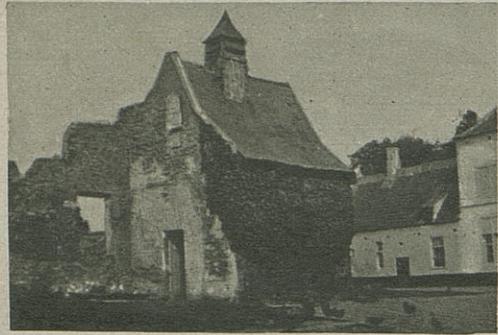
Mlle MARTHE CHENAL CHANTE, DANS LA TRANCHÉE, " LA MARSEILLAISE "

La belle artiste qui a mis au service de toutes les œuvres pour nos blessés, tant de belles attitudes et l'éclat d'une voix si harmonieuse et si puissante, a renouvelé à l'Opéra-Comique la mise en scène de " la Marseillaise ". Elle fait plus que la chanter,

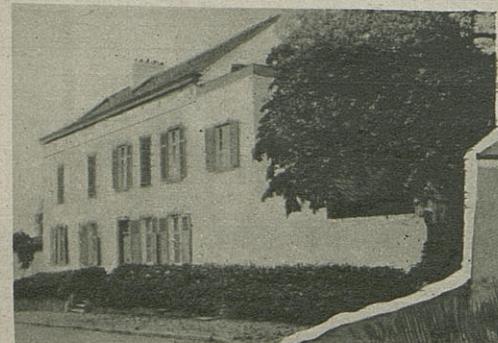
elle la " joue ", et dans le cadre le plus évocateur de la Patrie en armes, dans une tranchée. Il faut entendre Mlle Chenal, coiffée du bonnet phrygien, clamer l'hymne immortel de Rouget de l'Isle, pour savoir ce que la réalité ajoute aux plus nobles allégories.



Les Quatre-Bras où s'engagea une première bataille sous les ordres de Ney.



L'intérieur de Hougomont : il y reste des vestiges authentiques de la bataille.



La ferme du Caillou : l'état-major de l'empereur déjeûna là avant de combattre.



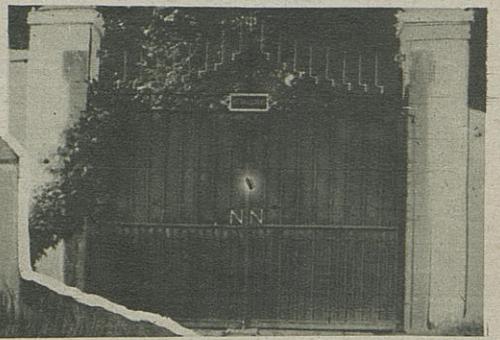
Monument commémoratif de la bataille de Waterloo.



Le village du Mont-Saint-Jean. Wellington installa dans une ferme sa grande ambulance.



L'entrée du château d'Hougoumont : c'est là que le général Reille engagea le combat.



(Cl. Doizy.)

La porte d'entrée du Caillou : Napoléon y dormit la veille de la bataille de Waterloo.

C'est le 18 Juin 1815 que se termina, à Waterloo, la fortune de Napoléon. Ni son génie, ni le courage de ses soldats qui se battaient dans les plaines du Brabant, à 75.000 contre 150.000, ne purent triompher de l'Europe toute entière armée contre lui. Cent ans ont passé et la coalition s'est reformée, — mais cette

fois ce n'est plus contre la France. Les mêmes lois qui amenèrent la chute de l'empereur, qui rêvait de l'hégémonie du monde et en était peut-être digne, abattent le Kaiser souillé de sang et son armée sans honneur. — Autour de la colonne impériale, quelques endroits fameux du célèbre champ de bataille.

A LA MÉMOIRE D'UN BRAVE



Le général de la 62^e Division prononce l'éloge de l'abbé Voisin, aumônier militaire de la division. L'abbé Voisin, qui

se signala par son courage à toute épreuve, fût tué à Robécourt (Meuse) par un éclat d'obus au cours d'un combat. Il avait 39 ans.



LA COMMUNION DANS LA TRANCÉE

On a souvent publié, et ici même, des documents de cérémonie religieuse sur le front ; mais voici, à notre connaissance, la première photographie authentique d'une communion dans la tranchée. C'est pendant les dernières batailles de l'Yser que ce cliché fut pris, dans une tranchée de seconde ligne. Au moment de partir enlever une position dangereuse — beaucoup

n'en revinrent pas — plusieurs braves, ayant délibérément fait le sacrifice de leur vie, demandèrent le suprême réconfort de la communion. Un soldat, et certes des plus vaillants, le Père Andrieu, installa entre deux saillies de la tranchée un autel de fortune, passa l'étole sur sa capote et remplit son divin ministère. D'instinct, quelques hommes présentent les armes.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

LES OBJETS D'ART. On me permettra de n'ajouter aucun commentaire aux réflexions si judicieuses de mon interlocuteur. Et puisque je suis en train de passer la plume à des amis, qu'il me soit encore loisible de m'effacer devant un artiste de marque, qui a bien voulu me faire, lui aussi, ses confidences.

« Les Allemands, m'a-t-il dit, se sont comportés comme des sauvages en Belgique et dans le nord de la France. Partout ils ont détruit les merveilles que les siècles passés nous avaient léguées. L'incendie de Louvain, de Malines, d'Ypres, de Reims, de Soissons représente des pertes artistiques irréparables. S'il fallait payer tous ces trésors en argent, la fortune allemande n'y suffirait pas. Et puis à quoi cela nous avancerait-il? Sans doute on pourra restaurer quelques ruines; mais ce ne sera plus cela, parce que le parfum d'antiquité qui se dégagait de tous ces chefs-d'œuvre sera perdu. Le campanile de la place Saint-Marc domine de nouveau Venise; mais le touriste n'éprouve plus à le contempler les émotions intenses que lui donnait la vieille tour devant laquelle avaient défilé les somptueux cortèges des doges.

« Dans quelle mesure les Allemands ont-ils, avant de démolir les vieilles cathédrales et les vieux beffrois, déménagé leur contenu? On l'ignore. Personne ne sait, par exemple, s'ils ont enlevé les livres de la célèbre bibliothèque de Louvain, avant de mettre le feu au bâtiment. Ces pillards professionnels étaient si bien renseignés sur les objets de leurs convoitises qu'on peut supposer que bien des toiles de prix, bien des rétables précieux ont pris le chemin de l'Allemagne. Si cela est vrai, les restitutions s'imposent.

« Reste la question des destructions. Eh bien! sur ce point je serais intransigeant. Passer le Rhin, pour y exercer des ravages semblables, non! nous n'en sommes pas là. D'abord cela ne nous avancerait à rien, et puis nous ne sommes pas assez barbares pour ne pas comprendre que les trésors artistiques du passé sont le patrimoine commun de l'humanité. Trouverions-nous d'ailleurs en Allemagne l'équivalent de ce que les soldats du Kaiser ont saccagé chez nous? Ce n'est toujours pas le bombardement de la lourde et inélégante cathédrale de Cologne qui nous consolera de la perte de celle de Reims.

« Alors quoi? Eh bien, rien de plus simple que de nous indemniser en nature. Dans les musées de Berlin il y a une très belle collection de primitifs, que d'odieux restaurateurs ont, hélas! « rafraîchis », mais qui n'en gardent pas moins une grande valeur. Les Pinacothèques de Munich renferment de superbes toiles de la Renaissance. La galerie de Dresde a une réputation mondiale. On trouve même de très belles œuvres dans des collections de province, comme par exemple à Dusseldorf.

« Pourquoi ces merveilles ne seraient-elles pas réparties entre les villes martyres de Belgique et de France? Est-il admissible que l'Allemagne puisse continuer à s'enorgueillir de ses richesses artistiques, alors que ses victimes continueraient à pleurer la perte des leurs? Peut-on se faire à l'idée que les touristes du monde entier iraient, à l'avenir comme par le passé, porter leur or aux hôteliers allemands, alors qu'ils se détourneraient des villes françaises et belges, où autrefois les atti-

raient les merveilles sottement, lâchement détruites par les Teutons?

« Je me révolte en pensant que, malgré sa défaite, l'Allemagne pourrait encore, parce que nous l'aurions traitée trop généreusement, attirer à elle les étrangers, qui nous abandonneraient.

« Tout dommage doit être réparé. Un dommage artistique ne peut se payer qu'en objets d'art. Voilà le principe qu'il faudra nécessairement appliquer à l'Allemagne vaincue. »

Ce que m'a dit mon artiste m'a rappelé qu'une fois déjà les trésors artistiques de l'Allemagne avaient émigré en France. Napoléon I^{er} aimait bien à enrichir ses collections des dépouilles opimes des vaincus. Toutes les fois que je passais à Berlin sous la porte de Brandebourg, et que j'« admirais » la Victoire de bronze qui la domine, je me disais: « Toi, ma belle, tu as déjà fait un voyage à Paris; qui sait si, quelque jour prochain, tu n'y retourneras pas? »

Il y a exactement un siècle que les alliés d'alors respirèrent leur bien. Il est vrai que le premier empereur des Français, qui faisait la guerre chez les autres, avait peut-être dépassé la mesure en s'appropriant le bien d'autrui. Aujourd'hui les rôles sont intervertis. Ce sont les Allemands qui, sans motif, ont ravagé la Belgique et la France. Rien de plus légitime que d'exiger d'eux des « restitutions », car le déménagement de leurs collections artistiques ne sera cette fois pas autre chose.

Et ils pourront encore s'estimer heureux de s'en tirer à si bon compte. Si on voulait leur appliquer sur toute la ligne la loi du talion, leur population serait soumise aux pires tortures. Ils savent cependant que sur ce point leurs vainqueurs ne peuvent les imiter. Les fusillades et le viol sont actes de barbares.

Les alliés d'aujourd'hui prétendent ne pas entacher leur réputation de civilisés. Ils ne s'en prendront donc pas aux femmes et aux enfants. Ils n'inventeront pas des histoires macabres de francs-tireurs pour coller au mur les non-combattants. Ils ne pilleront pas les propriétés privées. Leurs soldats n'enverront pas à leurs femmes de « petits souvenirs » volés dans les écrins des douairières. On ne les surprendra pas vêtus de chemises brodées. Et puis surtout ils s'abstiendront de laisser partout cette carte de visite malodorante dont les Allemands semblent tirer orgueil.

Raison de plus pour que les pertes réelles dues à la sauvagerie des soudards germaniques soient réparées dans la mesure du possible. Or la possibilité nous en est fournie par les suggestions de mes deux interlocuteurs. Leurs propositions sont à retenir et à étudier.

LA QUESTION POLONAISE. Le 21 septembre dernier, lord Winston Churchill proclamait dans les termes suivants les principes qui guideront l'Angleterre dans ses résolutions au moment de la conclusion de la paix: « Nous voulons que cette guerre remanie la carte de l'Europe selon le principe des nationalités, selon le vrai désir des peuples, qui habitent ces territoires tant disputés. »

Or, peu de temps auparavant le grand-duc Nicolas, oncle du tsar et généralissime russe, avait lancé la proclamation suivante:

« Polonais!

« L'heure est venue où le rêve sacré de vos pères et de vos aïeux peut se réaliser.

« Voilà un siècle et demi que l'on a déchiré en morceaux la chair vivante de la Pologne, mais son âme n'est pas morte. Elle vivait par l'espoir que l'heure sonnerait où la nation polonaise se réconcilierait fraternellement avec la grande Russie.

« Que les frontières qui divisent le peuple polonais disparaissent à jamais, qu'il ne fasse plus qu'un tout, sous le sceptre de l'empereur de Russie.

« Sous ce sceptre, la Pologne renaîtra libre dans sa religion, libre dans sa langue et autonome.

« La Russie n'attend de vous que le même respect pour les nationalités avec lesquelles l'histoire vous a liés.

« La grande Russie va à votre rencontre le cœur ouvert et la main fraternellement tendue. Elle est convaincue que le glaive qui frappa l'ennemi à Grunwald n'est pas encore rouillé.

« Des bords de l'océan Pacifique jusqu'aux mers septentrionales s'avancent les légions russes. L'aurore d'une vie nouvelle se lève pour vous. Que de cette aurore jaillisse le signe de la croix, symbole de la souffrance et de la résurrection des peuples. »

Quand l'empereur Guillaume apprit que la proclamation du grand-duc avait provoqué un enthousiasme général en Pologne, il se hâta d'en lancer une autre à peu près conçue dans les mêmes termes, et le pitre impérial prussien essaya de faire accroire à ses victimes de la veille que la Vierge lui était apparue. Cette mauvaise plaisanterie du *summus episcopus* de l'église luthérienne, qui à la même heure se proclamait le grand protecteur des musulmans et demandait au sultan de décréter la guerre sainte contre les chrétiens, reçut un accueil d'autant plus dédaigneux que les soldats du kaiser commettaient en même temps les pires abominations à Kalisz et profanaient le sanctuaire de Czestochowa (le Lourdes polonais).

UNE PAGE D'HISTOIRE. La Pologne connue au cours des siècles des fortunes diverses. Au XVI^e siècle, son territoire s'étendait du Dniester et des Carpathes jusqu'à la Baltique, entre la Dvina et le Dniéper, et la Vistule et la Wartha. La Prusse ducale formait au nord une enclave dans cet énorme domaine. Encore ses ducs devaient-ils prêter serment de fidélité au roi de Pologne.

Malheureusement la constitution du royaume préparait sa déchéance future. 1 500 000 nobles, dont 200 à 300 seulement possédaient d'immenses fortunes et environ 30 000 des biens sans grande importance, vivaient dans l'oisiveté, se livrant à d'interminables querelles. Insouciant, léger, aimant le faste et la bonne chère, courageux d'ailleurs, mais gaspillant leur vaillance à des rivalités de coteries, ces bouillants nobles étaient condamnés à être d'avance vaincus par les peuples plus solidement organisés et disciplinés qui les guettaient. Et pourtant les Polonais furent longtemps les défenseurs de l'Europe contre les incursions des Turcs. Ils sauvèrent Vienne, ce qui n'empêcha pas leurs voisins de les poursuivre de leurs haines féroces.

E. WETTERLÉ.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 20 et suivants.



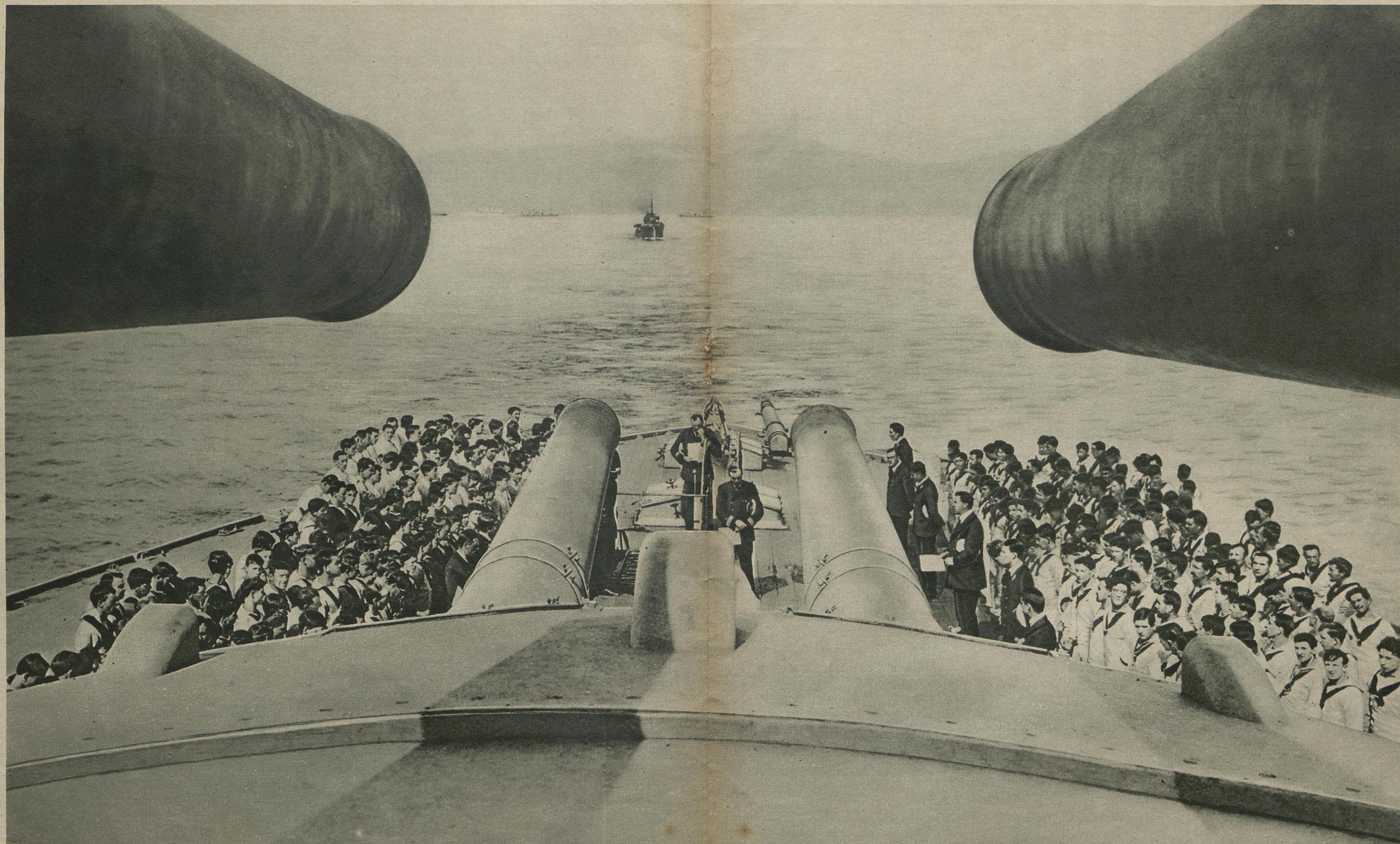
LE BAISER DE LA FRANCE A L'ALSACE : LE GÉNÉRAL

Ce n'est pas en vain que, pendant quarante-quatre ans, nos orateurs et nos poètes ont exalté à travers le monde la douleur de l'Alsace-Lorraine, brusquement arrachée par la barbarie prussienne à l'amour de la mère-patrie. Partout, à mesure que nos armées victorieuses la reconquièrent, une même ferveur patriotique jette la foule au-devant de nos soldats. Voici, à leur

arrivée à

une Alsacienne vêtue du costume classique et de la coiffe aux ailes noires, qui remet au général une gerbe tricolore. Et celui-ci l'embrasse tandis que la joie éclate sur tous les visages, car on sent que l'amour de la France vibre dans tous les cœurs et que cette gerbe et ce baiser en sont comme le touchant symbole.

EN TERRE ANNEXÉE



LE SERVICE RELIGIEUX A BORD DU "QUEEN ELIZABETH"

La mer est le miroir du ciel ; elle en reflète l'azur comme elle en représente les tempêtes, et ceci explique en quelque sorte l'esprit

religieux des marins, aussi humbles devant la puissance divine qu'ils sont braves devant le danger. Voici, prise aux Dardanelles par l'opé-

rateur spécial attaché à l'expédition, une photographie de l'office à bord du "Queen Elizabeth". De l'arrière à l'avant : le prêtre devant

un autel improvisé, et de chaque côté officiers et marins s'inclinent, sous la gueule monstrueuse des canons prêts à bombarder le rivage.

HÉROÏQUE SIMPLICITÉ BELGE : LA REINE DANS LA TRANCHÉE



Aucune épreuve n'a pu faire fléchir le tranquille courage des Belges : avec l'énergie des premiers jours, ils continuent leur héroïque effort. Voici, pour en témoigner, quelques scènes prises dans leurs tranchées. (1) Un médecin, sous les balles, rampe jusqu'à un blessé pour le ramener dans les lignes. (2) Un engagé, financier fameux, essuie tranquillement son fusil après un assaut furieux. Dans le médaillon 3, un de nos collaborateurs a croqué la scène connue de tous : la reine Elisabeth vient offrir, dans la tranchée même, des cigarettes et des friandises aux soldats qui se battent pour l'indépendance de leur sol et qui, surpris, hésitent à reconnaître leur souveraine. Enfin, (en 4), pleins de compassion pour un Allemand blessé et prisonnier, les soldats du grand roi Albert I^{er} le reconfortent.



PENDANT LE BOMBARDEMENT

Dès qu'ils subissent un échec militaire, les Allemands se vengent en bombardant sans pitié ni raison les villes qui ne peuvent offrir de résistance. Repoussés fin mai, dans leurs attaques répétées sur les Hauts de Meuse, nos ennemis firent subir une canonnade intense au riant village de Jouy-sur-les-Côtes. Voici un document



DE JOUY-SUR-LES-COTES (29 mai)

pris dès la première heure du feu. Déjà la vieille église du village est encadrée par les obus, et bientôt tout ne sera plus que ruines dans la paisible cité dont chaque maison porte un passé glorieux. *En bas*, les gendarmes pressent les habitants d'évacuer la ville, tandis que quelques hommes suivent les effets du tir.



NEUVILLE SAINT-WAAST



UN ÉPISODE DE LA BATAILLE D'ARTOIS : LES COMBATS DE NEUVILLE SAINT-WAAST (26 mai)

Maison par maison, tranchée par tranchée, nos soldats ont enlevé tous les points occupés par les Allemands dans tout le secteur d'Ablain à Neuville, sur les pentes de la chapelle de Lorette, et à l'est de la route d'Aix-Noulette-Souchez. D'une série ininterrompue d'engagements partiels, ils ont fait la grande

bataille d'Artois que l'on peut saluer comme une victoire française. Voici au-dessous un coin de Neuville Saint-Waast, où la bataille fut très rude; à droite, l'aspect d'une tranchée allemande après son abandon par l'ennemi, et à gauche un officier français examinant les morts après une action très vive.

EN MARGE DE LA GUERRE



Le vice-amiral Fauque de Jonquières, dont l'autorité est grande dans les milieux maritimes, remplace l'amiral Aubert, chef d'état-major de la marine.



Le 1^{er} Jacottet et le pilote Meygich abattent près de Château-Thierry un avion allemand qui venait de survoler Paris. L'un des aviateurs tués était le lieutenant von Bülow.



A l'hôpital de M^{me} Edmond Gros, à La Varenne-Saint-Hilaire : le déjeuner des convalescents dans le parc.



Un engagé de 59 ans, le comte de La Fite de Pelleport, vient d'être cité à l'ordre de l'armée. Il fut tué en Alsace en chargeant à la tête de sa compagnie.



Dans la cour des Invalides, le général Cousin remet des décorations aux blessés.



Le général Cousin félicite les soldats russes qui se sont évadés d'Allemagne.



Une Jeanne d'Arc russe, M^{lle} Coskovtseva qui mérita la croix de Saint Georges.



L'aviateur J. P. Wilson.



Le doyen Appell.



M. Albert Furmann.

CEUX DONT ON PARLE

Notre premier n^o spécial sur :

NOS GÉNÉRAUX

Paraîtra Samedi prochain 26 juin.

Comme nous le disions précédemment, voici que les communiqués officiels plus explicites permettent de savoir enfin d'une manière précise quels sont les grands chefs qui conduisent nos armées à la victoire et quelle part aussi, de la gloire de nos soldats, revient à chacun de :

NOS GÉNÉRAUX

Aussi *J'ai Vu*, séduit par le puissant intérêt et par l'ampleur d'un pareil sujet, va-t-il consacrer à **NOS GÉNÉRAUX**

DEUX NUMÉROS SPÉCIAUX

dont le premier paraîtra samedi prochain 26 juin. La date de publication du second sera ultérieurement fixée. Nous sommes certains que nos lecteurs accueilleront avec plaisir ces deux fascicules qui apportent à l'attrait d'un sujet exceptionnel, une riche documentation photographique et une présentation artistique originale.



L'aviateur J. S. Mills.



M. Bryan.



Le vice-amiral Aubert.

CEUX DONT ON PARLE



Le duc de Gênes, oncle du roi d'Italie, assure la régence.

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 5 JUIN AU 11 JUIN

SAMEDI 5 JUIN. — L'ennemi a prononcé dans la nuit des attaques contre la sucrerie de Souchez. Il a été repoussé avec de lourdes pertes.

— Le front russe est intact après l'évacuation de Przemysl.

DIMANCHE 6 JUIN. — Dans la région au nord d'Arras l'ennemi a prononcé un très violent effort. Tout le secteur d'Ablain à Neuville a été bombardé.

— Les Russes reprennent l'offensive.

LUNDI 7 JUIN. — Au nord de l'Aisne, à l'est de Tracy-le-Mont, nous réalisons des gains sérieux. Près d'Hébuterne nous enlevons 1 200 mètres de tranchées. Les Italiens progressent sur le territoire autrichien.

— Un zeppelin est abattu par un aviateur anglais.

MARDI 8 JUIN. — A Neuville-Saint-Waast, nous nous sommes emparés par un combat très violent d'un nouveau groupe de maisons.

— Dans la région du Labyrinthe une attaque allemande est repoussée.

— Le roi de Grèce est dans un état grave.

MERCREDI 9 JUIN. — Nous enlevons deux tranchées au Bois Le Prêtre.

— Combats acharnés sur le Dniester.

— M. Bryan, ministre des Affaires étrangères des États-Unis, démissionne.

JEUDI 10 JUIN. — Très violent combat d'artillerie dans la région de Lorette.

— Les Allemands bombardent Neuville-Saint-Waast mais sans tenter de le reprendre.

— Les troupes italiennes occupent Monfalcone.

— Le roi de Grèce va mieux.

VENDREDI 11 JUIN. — Dans l'Artois : nous réalisons quelques progrès dans le Labyrinthe et dans la reprise d'Hébuterne.

— Aux Dardanelles, les résultats obtenus dans les derniers combats se consolident.

— Du côté russe, les Austro-Allemands sont battus sur le Dniester et subissent des pertes énormes.

— Les troupes italiennes occupent la citadelle et les hauteurs de Monfalcone.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS (1)

16 septembre. — Camp d'aviation. Châlons-sur-Marne.

Les escadrilles sont disséminées autour de Châlons. Ce sont les escadrilles destinées au réglage d'artillerie. Nos avions viennent de se poser sur le terrain du camp de Châlons, occupé il y a trois jours encore par les Allemands. Ils n'ont pas eu le temps de trop saccager, mais dans quel état de pillage les hangars d'aviation ont-ils été mis !

Des morceaux d'appareils, des pièces de moteurs sont dispersées de-ci, de-là. Des voitures automobiles allemandes traînent abandonnées. Le grand pylone de fer qui servait au réglage des firs d'artillerie au temps des écoles à feu du camp de Châlons, a été abattu... Rasée la colonne de pierre édiflée par l'empereur Napoléon, ainsi que le Petit Bois, le Petit Bois de sapins cher à tous les aviateurs, autour duquel les générations aviatrices de la première heure, depuis 1909, ont tourné !...

Des régiments de cavalerie à nous occupent les hangars, des dragons, des cuirassiers dont les cuirasses, rouillées par la pluie des derniers jours, ont un aspect un peu lamentable. On se serre, pour mettre nos avions dans les hangars non démolis.

L'attaque française a été arrêtée dans tout ce coin par les tranchées allemandes, établies sur les hauteurs de Beine et de Moronvillers, hauteurs qui dominent à la fois Reims et les débouchés du camp vers Saint-Hilaire et Souain. Heureusement que nos reconnaissances sont fructueuses : elles signalent que la ligne ennemie est établie de Berry-au-Bac à Vienne-la-Ville, derrière des tranchées formidables. On voit la trace jaunâtre de la terre remuée. On dirait de longues chenilles qui rampent et se tordent sur le sol...

Pendant un repos, entre deux réglages de tir d'artillerie, nous sommes montés au clocher de Mourmelon. De là le panorama du duel d'artillerie se développe d'une façon admirable. On voit les éclatements des obus français et l'éclatement des obus allemands qui tombent à quelques centaines de mètres du village, on entend nettement dans le ciel le roulement de l'obus essouffé qui va enfin arriver au but et éclater...

Le curé de M... est monté avec nous jusque dans le clocher et, tout en nous indiquant les points de repère voisins, il nous parle de l'occupation allemande pendant ces huit jours.

« Alors, Monsieur le curé, vous n'avez pas été trop molesté ? »

— Pas trop. C'étaient des Saxons et ils se piquaient d'être plus civilisés, moins brutes que les Prussiens. Le général commandant l'armée saxonne logeait chez moi et avait tenu, sans que je lui demande rien, à me donner une sauvegarde signée de lui. Pas un soldat saxon voyant la signature de « Son Excellence » n'aurait osé porter la main sur moi, tant la passivité du soldat allemand et sa discipline sont grandes. Un jour cependant où j'avais fait une allusion en chaire à la victoire française de la Marne, je fus dénoncé comme espion et amené au mur... Et le comble, c'est que le chapelain du camp saxon avec lequel j'entretenais des relations de ministère sinon cordiales, du moins correctes, vint au moment où on m'amenait au peloton d'exécution me prodiguer ses exhortations à accepter mon sort sans défaillance...

— Et comment avez-vous été sauvé ?

— Par un aide de camp de Son Excellence, le baron de M..., d'origine polonaise, officier rallié à l'Allemagne et qui passait son temps à essayer de laver ses collègues, les officiers allemands, des accusations de brutalité et de sauvagerie qui pesaient sur eux... Il survint au moment où je m'en allais, ma douillette et mon bréviaire sous le bras, rendre mes comptes à Dieu, suivi, il est vrai, des consolations du chapelain. Il me fit délivrer et s'excusa qu'on ait agi à mon égard avec tant de précipitation. Puis, d'un air vainqueur, il me dit en bon français : « Eh bien ! Monsieur le curé, croyez-vous que nous, les officiers allemands, nous soyons les brutes que vous dites ? »

Je n'ai rien répondu, mais, je vous assure, mon capitaine, je n'en pensai pas moins. Au-dessous de nous, dans le soleil couchant, les hauteurs boisées de Manonvillers s'illuminaient de l'éclair des grosses pièces et nous nous disions :

« Demain ce sera la marche en avant, la ruée vers la Meuse. »

Demain !... c'était le 15 septembre.

Notre escadrille a déménagé ; nous avons été planter nos tentes plus près de Reims, entre le fort de la Pompelle et le fort de Montbré... A l'abri des hauts arbres de la ferme de M..., tout près de la route qui conduit de Reims à la ferme d'Alger, nous avons monté nos tentes d'avions et dissimulé le reste de nos tracteurs dans la cour de la ferme.

Il est indispensable d'être cachés à la vue des aéro allemands, qui sans cesse rôdent au-dessus de nos têtes...

Non loin de notre terrain d'atterrissage, une batterie d'artillerie lourde française est installée, dissimulée sous les gerbes de blé et les feuillages. Non loin d'elle, bien apparente, une fausse batterie s'étale : charettes avec poteaux télégraphiques, simulant le tube du canon ; caisses simulant les voitures à munitions, rien ne manque. Et la vraie batterie cachée dans le feuillage attend le signal de l'ouverture du feu, que l'officier observateur, grâce à son poste téléphonique, déclanchera au moment voulu. Depuis trois jours que nous sommes installés dans la ferme de M..., la vie est des plus mouvementée : reconnaissances quotidiennes avec leurs émotions intenses, réglages de tir d'artillerie, chasse aux aéro et les jours où, par suite du mauvais temps, on ne peut pas sortir, il faut travailler, coordonner les renseignements rapportés de reconnaissance, mettre sur pied le rapport qu'on fournira à l'état-major de l'armée, sans préjudice des heures passées à vérifier les avions fatigués ou les moteurs qui ne demandent qu'à avoir une panne.

Quant à la popote de l'escadrille, établie dans la cuisine de la ferme, elle est des plus gaies. Il reste encore quelques bouteilles de champagne, les Boches n'ont pas tout bu !

Ce soir à six heures, alerte ! Pendant que nos reconnaissances du soir rentrent et que nos avions atterrissent, un aéro allemand perdu entre 2 500 ou 3 000 mètres nous repère dans le ciel sans nuage.

S..., le chef d'escadrille, observe à la lunette. A un moment il crie :

« Ça y est... Repéré... Chenille noire ! »

En effet, une traînée noire descend de l'avion. C'est la fusée qui indique, ou doit

indiquer aux artilleurs allemands notre emplacement d'aviation.

« Les pilotes aux aéro, continue S... Déboitez, de 300 mètres sur la droite... en roulant. Laissez le 217 et le 212. »

Ce sont deux avions fatigués qui devaient être ramenés à l'arrière. Leur perte est sans importance. La manœuvre s'exécute rapidement. Les hélices sont mises en marche et nos biplans s'en vont cahin-caha à travers les chaumes, les sillons, et viennent se ranger à 300 mètres à droite, dans un champ voisin. Dix minutes à peine se sont écoulées depuis l'apparition de l'aéro allemand, que le premier obus, bien ajusté en direction, mais un peu court en portée, tombe. Une colonne de fumée noire, puis une explosion formidable. Il est suivi de plusieurs autres, on entend dans l'air le ronflement précurseur. C'est du 105. Méthodiquement le bombardement de notre terrain d'atterrissage s'opère. Le tir allemand, d'abord court, augmente progressivement, puis se localise en un tir d'efficacité sur le milieu du terrain. Les deux avions hors d'usage que nous avons abandonnés semblent se redresser fièrement au milieu de la mitraille. L'un d'eux, le 212, soulevé latéralement par le vent de l'obus, a presque chancelé, mais il s'est remis d'aplomb et les hommes de l'escadrille, qui regardent goguenards le tir des Boches s'acharnant sur des avions réformés, applaudissent.

Mais un obus, un des derniers, arrive plein centre sur le 217.

Une fumée opaque avec des flammes monte vers le ciel ; le réservoir à essence a pris feu, éclate et les morceaux d'appareil, de toile déchirée montent et retombent en tous sens.

V..., le pilote du 217 qui doit demain aller toucher au parc d'aviation un avion neuf, essuie une larme et murmure :

« Chic fin pour un avion... Regarde... Il vole des morceaux d'aile jusque dans le ciel... »

Et le soir, comme nous félicitons S... de sa présence d'esprit, il nous répond :

(A suivre.)

ABONNEMENTS A J'AI VU...

Nos conditions d'abonnement sont ainsi fixées :

France et Colonies françaises :

Six mois... 6 fr. 50 Un an... 12 fr.

Étranger :

Six mois ... 11 fr. Un an... 20 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées de leur montant en un mandat-poste.

— Notre premier numéro n'ayant paru que le 19 novembre, nous avons publié un **numéro rétrospectif** relatant les événements de guerre survenus depuis l'attentat de Sarajevo jusqu'à la date de l'apparition de *J'ai Vu...*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir ce numéro (52 pages, 215 illustrations, cartes et schémas) devront nous faire parvenir la somme de **un franc**.

— Nous adressons la collection complète de la Guerre à ce jour (31 numéros de *J'ai Vu...*, plus le numéro rétrospectif hors série) contre mandat-poste de **8 fr. 75**.

— Ayant réimprimé tous ceux de nos numéros qui étaient épuisés, nous sommes maintenant en mesure de livrer tous les numéros parus depuis le numéro 1 au prix habituel de **0 fr. 25** le numéro.

(1) Voir *J'ai vu* depuis le numéro 15.



(Dessin de Henri A. Zo.)

LA CHARGE DES BUFFLES DANS LES FILS BARBELÉS

Arrêtés par les fils barbelés dont les Autrichiens avaient garni les hauteurs qui défendent la Cortine, les Italiens ont usé d'auxiliaires imprévus : les buffles. Ils firent exploser derrière un troupeau de ces grands bœufs sauvages, qui vivent dans la campagne romaine, quelques pétards. Les animaux

affolés partirent en avant dans une course furieuse, balayant tout ce qui leur barrait le passage. Arrivés aux fils ils les brisèrent de leurs cornes puissantes, arrachèrent même les pieux, et ouvrirent ainsi le chemin aux bersagliers et aux alpins qui s'emparèrent sans coup férir de la position fortifiée.

J'ai vu...



LE COMBAT DU ZEPPELIN ET DE L'AÉROPLANE (7 Juin).

Nous avons dit, ailleurs, le merveilleux exploit du lieutenant aviateur J. Warnford qui, le 7 juin au retour d'une reconnaissance aérienne, entre Gand et Bruxelles, n'a pas craint d'attaquer un Zeppelin à 6 000 pieds de hauteur et fut assez heureux pour l'abattre. L'aviateur a lancé six bombes et fait sauter le dirigeable qui s'est effondré sur un de ces tranquilles béguinages de la Belgique. Notre dessin, fait d'après le croquis d'un

dés rares témoins oculaires, représente l'attaque à l'instant critique où la force de l'explosion retourna l'appareil, un monoplane Morane, sens dessus dessous. Le pilote, avec une audace et un sang-froid extraordinaires, parvint à rétablir son équilibre. Ajoutons que, pour son héroïque exploit, le lieutenant Warnford a reçu, avec la croix de la Légion-d'Honneur et l'ordre de Victoria, un message personnel de George V, roi d'Angleterre.